

**Kees Snoek**

## **Révolte contre le Destin. L'amitié Malraux - Du Perron**

*Kees Snoek travaille à la première biographie de Du Perron.<sup>1</sup> Il apporte ici, grâce à une somme de documents nouveaux, une lumière inédite sur les rapports entre Malraux et Eddy Du Perron, où sentiment de révolte, littérature et politique ne cessent de s'entremêler.*

C'est à juste titre que l'on considère la décision d'André Malraux de dédier son chef-d'oeuvre *La Condition humaine* (1933) à Eddy Du Perron, comme une marque exceptionnelle d'amitié. Le récipiendaire de cette dédicace, qui avait toujours eu des doutes quant à l'amitié de Malraux, fut à l'époque lui-même ahuri par ce geste amical à son adresse.

Le jeune Malraux et le jeune Du Perron, en dépit de leurs antécédents différents, avaient beaucoup en commun. Tous les deux étaient fils uniques et avaient eu une enfance relativement solitaire, ce qui sollicita fortement leur imagination. Aux Indes néerlandaises, Eddy du Perron, stimulé par sa lecture des romans d'Alexandre Dumas, se sentit comme d'Artagnan au milieu de ses compagnons de jeu. Jean-François Lyotard, dans son *Signé Malraux* (1996), traitant de la capacité de Malraux à s'identifier aux héros de son choix, écrit : «Il était d'Artagnan, il était Robin des Bois et le Dernier des Mohicans, comme il serait plus tard Julien Sorel, Bonaparte, Hoche et Saint-Just.

---

<sup>1</sup> Kees Snoek, *E. du Perron : het leven van een smalle mens*, Amsterdam, Nijgh & Van Dtimar, 2005, 1248 p. (en néerlandais). – NDLR.

Toutes les causes lui étaient bonnes du moment qu'elles lui demandaient sa vie et sa volonté, un héros humilié, un peuple opprimé, une reine oubliée dans les sables.» L'identification d'Eddy Du Perron aux héros de sa jeunesse eut pareillement une continuation adulte, mais ses modèles étaient différents de ceux de Malraux : les bohèmes de Murger, Barnabooth, le personnage libertin de Valery Larbaud, l'égotiste Stendhal, et, depuis 1937, l'auteur néerlandais Multatuli pour son rôle combatif de protecteur des indigènes opprimés. Les différences entre les deux séries de héros-modèles en disent long : l'ardent individualisme de Du Perron s'oppose à l'aspiration universaliste de Malraux de se transcender par et dans l'action. Du Perron attribuait sa fascination pour un «romantisme attardé» entraînant une «croyance en l'épanouissement de l'individu et en un amour unique et absolu», comme l'écrit Philippe Noble, à ses antécédents coloniaux. Cette croyance absolue, il l'a gardée toute sa vie.

Il est d'autres points communs entre les deux hommes. Tous deux ont fait leurs adieux à la religion à un âge assez jeune. Ils étaient autodidactes, possédaient une forte et précoce personnalité. Ils sentirent l'ardent désir de se différencier face à leurs pères dominants, assez martiaux, qui – autre ressemblance – se suicidèrent à un âge avancé. Du Perron ainsi que Malraux étaient dotés d'une mémoire prodigieuse; ils étaient des lecteurs voraces, poussés par «un intense besoin de comprendre le plus grand nombre possible de réalités» comme l'écrit André Vandegans dans sa *Jeunesse littéraire d'André Malraux*. Il y a de nombreux témoignages concernant leur art de la conversation infatigable, mais à cet égard c'est Malraux qui l'emporte sur Du Perron. Jusqu'à 1935 environ, Du Perron était facilement impressionné par le prestige de Malraux, par sa parole volubile et intelligente, par ses vives métaphores et par sa faculté de rapidement établir le rapport entre deux choses divergentes. Tous les deux éprouvaient aussi une aversion instinctive contre la psychanalyse et contre l'inconscient, très en vogue dans l'entre-deux-guerres. Ils étaient des hommes méthodiques, ayant l'esprit d'analyse et le désir d'exploration, la soif d'enrichir leurs connaissances; ils mobilisaient leur intellect afin de se contrôler et de se maintenir face à leur entourage, en s'efforçant d'exorciser le chaos toujours menaçant. Ils étaient allergiques à la discipline sociale. Tous deux avaient enfin un naturel combatif, mais Du Perron privilégiait la plume à l'action effective.

Jeune homme de dix-neuf ans, Du Perron avait travaillé pendant quelque temps comme journaliste au bureau de Karel Wybrands (1863-1929), rédacteur en chef et propriétaire de mauvaise réputation d'un quotidien réactionnaire, petit tyran typiquement colonial qui pratiquait le journalisme coup de poing. À l'époque, Du Perron se sentait surtout humilié par le vieux braillard; ce ne fut qu'au cours des années vingt, qu'il prit ses distances avec les convictions idéologiques de son ancien chef. Malraux, lui, a vingt-cinq ans, et il est déjà politiquement mûr. Il affronte à plusieurs reprises Henry Chavigny de Lachevrotière, le pendant français colonial de Wybrands. Il lance ses attaques (voire, une fois, une provocation en duel) dans le journal *L'Indochine*, qui s'oppose à *L'Impartial*, dont Lachevrotière est directeur.

Lorsqu'en novembre 1926 Malraux et Du Perron se rencontrent pour la première fois, il y a donc suffisamment d'analogies entre leurs vies et leurs personnalités pour susciter un sentiment d'affinité. Ils ont deux ans de différence presque jour pour jour : Du Perron est né le 2 novembre 1899, Malraux le 3 novembre 1901.

## **1. L'aventure et la quête de l'absolu**

En août 1921, après une traversée de trois semaines, les Du Perron arrivent à Marseille. C'est la première fois qu'Eddy met pied à terre dans le pays de ses aïeux. Bientôt, il s'immerge dans la vie artistique de Montmartre et conquiert la liberté qu'il estime indispensable pour le développement de son métier d'écrivain. Au moment où ses parents lui ont communiqué leur intention de s'implanter en Europe, Eddy, fils unique, répond qu'il veut bien les suivre, à condition que toute liberté de poursuivre une carrière littéraire lui soit accordée. Qui plus est, il exige que ses parents mettent à sa disposition les moyens pour faciliter une telle poursuite.

Son premier séjour à Montmartre date de mars et avril 1922. Au début, adoptant une attitude d'observateur, il joue le bohème. Néanmoins, il ne tarde pas à lier connaissance avec toutes sortes de personnages haut en couleur. La rencontre la plus significative fut sans doute celle avec le peintre catalan Pedro Creixams (1893-1965) et

le jeune érudit Pascal Pia (1902-1979)<sup>2</sup>, lors d'une «foire aux croûtes» place Constantin Pecqueur, où Creixams exposa quelques toiles en plein air, mais aussi des plaquettes de poésie, parmi lesquelles, selon Pia, «des originales de Cendrars et d'autres poètes dits d'avant-garde.»

Ce qui fascine Du Perron, c'est le non-conformisme, la rébellion contre la société bourgeoise et la sympathie affichée pour tout ce qui sort de la norme de ses amis montmartrois. Du Perron est plein de respect pour la lucidité ironique de Pascal Pia, pour ses talents de pasticheur et son érudition littéraire. Il lui doit la plupart de ses découvertes littéraires de cette époque et c'est sous son influence qu'il commence à expérimenter les techniques modernistes qu'il avait initialement rejetées. Pourtant ce ne sont pas les productions littéraires les plus récentes qui ont sa préférence. Ses goûts littéraires vont encore à l'esthétisme et au narcissisme du jeune André Gide et de Jean de Tinan (1874-1898). En juin 1923, Du Perron lit *A. O. Barnabooth. Son Journal intime* (1913) de Valery Larbaud, et il en est aussitôt ravi. Tout au long de quelques années, Barnabooth est son livre de chevet. C'est à Larbaud qu'il doit le concept du «jeune européen» : jeune homme cosmopolite et subversif qui exige sa liberté intellectuelle, refuse par suite toute forme de conformisme dont il pourrait être dupe. Il commence à écrire des récits et des poèmes marqués d'une impassibilité ironique pour lesquels il utilise le nom de plume Duco Perkens (1924-1926). Sous le masque de Duco Perkens, Du Perron donne corps à une espèce de Méphisto, un homme cynique, coureur de jupons sans coeur. Dans ses lettres à ses amies bourgeoises, il avoue parfois avoir volé des livres – comme Barnabooth ! – et il en fait un récit pittoresque pour les provoquer.

Lorsqu'il lit dans un journal que deux jeunes français ont été arrêtés pour le vol d'anciennes sculptures de temples khmers, il l'interprète aussitôt à la lumière de ses lectures barnaboothiennes. Dans une lettre du 12 août 1924, Du Perron écrit à Creixams:

J'insère ici une coupure de journal, j'ai trouvé cela (moi qui ne lis jamais les journaux) à Locarno.  
Lis cela. Est-ce de ton copain Malraux qu'il s'agit ? Je sais bien qu'il s'appelle André Malraux –

---

<sup>2</sup> N.D.L.R. de *Présence d'André Malraux* : L'on a pu découvrir en couverture de ce numéro le portrait de Malraux peint par Pedro Creixams qui date de cette époque. Nous publierons dans le prochain numéro de *Présence d'André Malraux* des documents inédits concernant les rapports entre Malraux, Pia et Creixams.

mais il se peut bien qu'on ait intentionnellement changé un peu le nom pour être agréable à la famille. Si je me rappelle bien tu m'avais dit qu'il était au Cambodge, en compagnie de sa femme (dont tu m'as dit le plus grand bien). Je suis moi-même comme tu sais un peu voleur, ceci m'intéresse par conséquent.

Dans une lettre à son amie suisse Julia Duboux, il résume l'article en question comme suit :

Je l'avais acheté parce qu'un titre m'avait frappé : «Deux jeunes français se laissent condamner pour avoir visité avec trop d'insistance (ou quelque chose dans ce goût-là) un temple hindou.» Suivait l'histoire. Ces deux jeunes français avaient parfaitement pillé, au Cambodge, un «trésor d'architecture bouddhique.» Les bas-reliefs, les statuettes avaient peu à peu disparu. Finalement on s'était alarmé, on avait découvert les coupables, on les avait condamnés, le principal personnage, un nommé Georges Malleraux («littérateur à ses heures») à 3 ans de prison et le complice, un certain Chenavan [il s'agit de Chevasson], je crois, à 1 an.

Dans une lettre du 22 août 1924 à Creixams, il revient sur l'affaire :

L'histoire de Malraux est en effet excessivement ennuyeuse, et tu as raison : ce qu'il y a de plus exaspérant là-dedans, c'est peut-être ce petit air supérieur que prennent certains cons (comme tu dis fort bien) de piètres journalistes. Et puis le côté dit «moral» de l'affaire nous échappe parfaitement. Il faut être un assis, pour savourer cela.

Ce même jour, dans une lettre à Julia Duboux, il dépeint la réaction de Creixams et d'autres amis de Malraux :

J'ai écrit à Creixams et lui ai envoyé cette coupure de journal. Il m'a répondu. Le dit Georges Malleraux s'appelle en vérité André Malraux et était un des quatre amis que Creixams préférait aux «autres», et celui justement qu'il admirait le plus. Pia, Arland aussi l'admiraient. [...] Il n'y a que moi qui ne le connais pas. – Et voilà donc Creixams apprenant cette affaire. Il m'écrit – voici ce qu'il m'écrit. Lisez cette lettre avec attention. Oubliez-moi pour quelque temps et regardez Creixams. Je vous assure que je l'aime, ce bon Creixams; son indignation n'est pas feinte; il est furieux, il est grossier, il sait que Malraux a fait un «chef d'œuvre», il serait très embarrassé de le lire ou même de vous en dire le nom, mais il le sait, son ami est digne d'admiration ! et il «rouspète». J'ai reçu ça hier soir et je ne sais pas pourquoi, cela m'a fait le plus grand bien. Je me suis aperçu que j'éprouvais une violente amitié pour Malraux, une franche indignation contre ces imbéciles qui le traitent de «voleur». Peut-être ai-je raisonné ainsi : Lui voleur = moi voleur (?) – J'ai besoin de vous, Julia, Duco Perkens m'a tourné le dos. Pensez un peu à ceci : j'aurais pu être

André Malraux, et vous : la femme d'André Malraux. – J'ai pensé à cela, à Locarno déjà, quand je n'étais pas très sûr qu'il s'agissait de ce «presque-ami». Et – je vais vous avouer davantage, j'ai eu l'idée de voler quelque chose dans l'hôtel où j'étais (*Le Terminus*) pour venger un peu ce malfaiteur – ou moi – de la «bourgeoisie triomphante.» Alors Duco Perkens m'a ri au nez. Et il a trouvé un argument presque infaillible, lui qui connaît tous mes points faibles; il m'a dit : – Sais-tu que ce Malraux, s'il t'avait connu, t'aurait traité peut-être de morveux ? – Alors, vous voyez le reste! J'étais très calme.

Après le retour définitif de son aventure en Indochine, Malraux est bientôt présenté à Du Perron, probablement par leur ami commun Pascal Pia. Avec la précision qui le caractérise, Du Perron date leur première rencontre de novembre 1926 et le commencement de leur amitié d'avril 1927. Quelques mois auparavant, il a renoncé à son alter ego littéraire Duco Perkens, par l'intermédiaire d'un ami qui annonce la mort du jeune poète à Cap-Martin, en janvier 1926. Un mois après, Du Perron publie les œuvres complètes de Perkens intitulées *En l'absence de sérieux*. Du Perron y fait ses adieux à sa période de «jeune européen», marquée par une ironie désinvolte.

Il est indubitable que, dans cette phase de l'évolution littéraire d'Eddy Du Perron, Malraux a déjà joué un certain rôle. Même avant qu'il se sentît assuré de l'amitié de Malraux, Du Perron se mit à la traduction en néerlandais de l'œuvre de jeunesse de celui-ci, *Lunes en papier* (1921). Mais il avait du mal à traduire adéquatement cette prose fantasque, et les dictionnaires dont il pouvait disposer n'avaient pas les réponses à toutes ses questions. La traduction, restée incomplète, n'est jamais parue. Du Perron jeune admirait l'œuvre farfelue de Malraux : peut-être le défilé de masques grotesques et absurdes le faisaient penser au théâtre d'ombres du wayang indonésien qu'il avait vu durant son enfance. Il subit particulièrement l'attraction de *Royaume-Farfelu* (1928), à cause de «la poésie et la nostalgie» qui s'y exprimaient.

À l'origine, l'amitié entre Malraux, Du Perron et Pia est placée sous le signe de l'«aventure» : mot-dé des années vingt, quand l'aventurier est par définition non-conformiste, personnage oppositionnel, en révolte contre les valeurs bourgeoises. Ce qui fait partie aussi de cette aventure, c'est l'intérêt des trois amis pour des écrivains obscurs de conviction libertine. Pascal Pia est le cerveau de maintes éditions, clandestines ou pas, de textes érotiques. Malraux et Du Perron y sont parfois impliqués, et Pedro Creixams illustre quelques-unes de ces éditions. Les trois amis apparaissent d'une

manière identifiable dans le récit d'Eddy Du Perron *Les Aventuriers* (février 1928), respectivement sous les noms de Antonius, Daniël et Hilarion. Deux narrateurs, Oskar et Justus, donnent une description d'un événement dans lequel les trois amis ont été impliqués. Puis les deux narrateurs brossent les portraits des personnages principaux, qu'ils font suivre chaque fois de leurs observations psychologiques. L'événement en question est un «acte gratuit» gidéen, comprenant quelques coups de poing de Hilarion, portés à un agent de la circulation, parce qu'il est d'avis «qu'il fallait que quelque chose se passe». L'agent tente de se défendre avec sa matraque, sur quoi Antonius et Daniël interviennent; l'agent mord la poussière. Enfin tous les trois sont arrêtés. Hilarion ne donne pas de motif pour son acte, et c'est pour cette raison que le juge leur inflige la peine la plus sévère possible pour le délit en question : «ils semblaient d'autant plus dangereux qu'ils n'étaient pas des anarchistes». Dans la suite de son récit, Du Perron a intégré (et parfois transformé) des données empruntées à la vie de Malraux et à celle de Pia : Antonius se révèle comme débordant d'énergie et de besoin d'agir; il est l'auteur d'un livre philosophique qu'on aurait pu appeler *Éloge de l'Action*. Il est dépeint comme un homme aventureux, qui quelque temps auparavant a été le champion des droits de la population indigène de Java. Ses efforts ont été couronnés de succès, mais quand le peuple souhaite qu'il représente leurs intérêts à l'assemblée, il se retire, ne voulant pas devenir politicien professionnel. À son retour dans sa patrie, il est accueilli tantôt comme bandit, tantôt comme héros. Plus tard, il s'embarque pour une nouvelle aventure, cette fois-ci en Afrique. Quant à Daniël, il a renoncé à faire de la littérature, et s'est immergé dans le milieu littéraire, «principalement pour satisfaire une aspiration à l'aventure». Finalement il opte pour l'existence d'homme marié; son épouse attend un enfant. Hilarion, pour finir, est agacé par l'attitude résignée de Daniël. Hilarion est dépeint comme un «gosse de riches dégénéré», évitant coûte que coûte d'être dupe de quoi que ce soit. Il parvient à la conclusion qu'il est absolument nécessaire que quelque chose d'autre se produise; il fonce sur cet «homme en uniforme, le bâton levé», qui règne sur la rue «tel Dieu régissant sur le monde», et il travaille son adversaire au corps.

Dans leur commentaire, les deux narrateurs tombent d'accord qu'Antonius est la personnalité la plus forte des trois, quoiqu'il ait quelques traits en commun avec ses amis. Oskar estime: «Ils montrent peut-être la même faiblesse : de désirer l'aventure pour quelque chose d'autre... quelque chose, qui surpasse toute aventure.» Oskar

semble faire allusion à la «métaphysique», mais Justus l'interrompt avec agitation. Oskar reprend son commentaire, précisant qu'à vrai dire il parle pour Antonius : «et je connais sa valeur. Du moins... en attendant la mort. Car j'ose presque espérer qu'il réussira à mourir en pleine conscience, sans autre anesthésie qu'une espèce de fierté, ou disons plutôt, une espèce de satisfaction : celle d'avoir refusé toute anesthésie.» Outre son dévouement à l'action, Antonius est également le plus conscient des trois copains, ce qui correspond à la position de Malraux en ce temps-là (1928).

*Les Aventuriers* est un récit plein de moquerie et d'ironie envers soi-même, mais c'est également une expression de la véritable admiration d'Eddy du Perron pour son ami André Malraux. Le thème du mariage, tellement présent dans les chapitres français de *Le Pays d'origine* qui sont dominés par les débats avec les Héverlé (*i.e.* les Malraux), semble être annoncé dans le passage suivant, qui concerne Antonius : «Son épouse, à son côté, avait toujours sa vie à elle; personne n'aurait pu dire dans quelle mesure ces deux jeunes personnes s'aimaient, tout amour-passion semblait se fondre entre leurs deux intelligences.»

*Les Conquérants* (1928) signalait un tournant dans l'oeuvre de Malraux, aussitôt reconnu par Du Perron qui le reçut d'une manière enthousiaste. Dans ses *Cahiers d'un lecteur* d'octobre 1928, il qualifie le personnage de Garine de «leader révolutionnaire et aventurier». Il le résume ainsi : «Garine, c'est l'homme d'action qui agit parce que l'action remplit la vie absurde avec dignité; il agit jusqu'au moment où la vie l'a parfaitement épuisé, il remporte une dernière victoire, après quoi l'action lui échappe.» Pour Du Perron, Garine est «l'une des plus grandes créations de la littérature française contemporaine». Si Garine plaît tellement à Du Perron, c'est qu'il est un révolutionnaire sceptique qui maintient son individualité, pas un de ces cadres endurcis entièrement dévoués à la discipline du parti. En 1931, il écrira que le révolutionnaire lui est seulement sympathique dans son rôle d'opposition. Selon Du Perron, Garine devrait être le personnage oppositionnel par excellence.

La première réaction de Du Perron à propos de *La Voie royale* (du 3 novembre 1930) est positive, mais en même temps il se plaint d'être gêné de formuler une opinion, parce qu'il ne peut pas se défaire de l'idée qu'à travers ce roman, il s'agit toujours de ses conversations avec Malraux. Une semaine après, il qualifie le livre de «roman



d'aventures sur un plan métaphysique» et de «lutte incessante contre la Mort». Plus critique, il ajoute que les deux personnages principaux montrent une forte ressemblance. Une semaine plus tard, il note dans ses *Cahiers d'un lecteur* qu'il a lu le texte tout d'abord sous forme d'épreuves, mais que le roman déçoit dans une seconde lecture, surtout comparé aux *Conquérants*. À son avis, tout y est «dominé par le commentaire, que les personnages eux-mêmes prononcent, sur l'action». Il estime aussi la structure narrative trop morcelée, trop sautillante, et à son avis les deux personnages principaux, Claude et Perken, sont plutôt deux facettes d'une seule personne que deux personnages différents. Pourtant le roman contient des passages, particulièrement dans les conversations, qui le touchent fortement : des passages sur l'aventure, sur l'amitié, sur la mort, sur l'amitié dans l'aventure face à la mort. C'est dans ces réflexions, qu'il entend continuellement la voix de Malraux lui-même, «dans une sérieuse consultation avec soi-même, disant les choses qu'il veut dire par-dessus tout; en lisant, je le vois assis en face de moi avec l'air qu'il a dans ses moments les plus intimes, parlant avec une ardeur retenue et avec ce regard qui va partiellement à travers l'interlocuteur, partiellement par-dessus celui-ci (le regard qu'aurait eu un homme comme Saint-Just).» En particulier un passage dans le livre, sur l'amitié, lui rappelle, presque mots pour mots, des paroles qui lui furent adressées au cours d'une conversation personnelle avec Malraux. Il s'agit du passage suivant :

Comprenez-moi. Si j'accepte un homme, je l'accepte totalement, je l'accepte comme moi-même. De quel acte, commis par cet homme qui est des miens, puis-je affirmer que je ne l'aurais pas commis ?... – Et peu vous importe le lieu où l'amitié peut vous-entraîner ?... – Craindrai-je l'amour à cause de la vérole ? Je ne dis pas : peu m'importe, je dis : je l'accepte.

Comparé aux conversations, le décor exotique de *La Voie royale* n'a pas une telle importance pour Du Perron. Malraux, commentant *Le Pays d'origine*, le chef d'oeuvre de son ami, a fait l'observation suivante: «Les décors le touchent peu.» Mais il est remarquable que Du Perron laisse de côté une source importante du roman : l'histoire de l'aventurier français Marie-David de Mayrena, qui en Annam, le 3 juin 1888, se fit couronner roi des Sedangs. Du Perron était pourtant intéressé par Mayrena, vu le long article qu'il publia en 1929 à propos du livre de Maurice Soulié, paru en 1927, *Marie Ier, roi des Sedangs (1888-1890)*. Apparemment Mayrena était populaire en 1927,

puisque, la même année, parut le livre qui sera la source principale de *La Voie royale* : Jean Marquet, *Un aventurier du XIXe siècle : Marie Ier, roi des Sedangs (1880-1890)*. Du Perron, traitant du comportement de Mayrena en Indochine, estime : «L'action insolente de ce hâbleur a probablement masqué une grande naïveté. Sa vie était un grand fiasco; mais quelle énergie, quel courage, quelle vitalité !» Plus tard, dans son essai sur la littérature révolutionnaire (*Flirt avec la Révolution*, 1931), Du Perron revient à Mayrena, et il préfère sa grandeur plutôt que la grandeur d'autres joueurs sur la scène mondiale qui le surpassent en habileté ou en force. Il brosse le portrait de Mayrena comme d'«un curieux aventurier, un escroc, un mythomane, mais également le héros d'une excellente histoire exotique, de caractère tragique dans sa perte, plus tragique peut-être que Perken, le personnage de Malraux, dans sa fin sur l'île de Thioman». De plus, il cite la réaction de Malraux : celui-ci estime que la prédilection de son ami pour Mayrena ne relève que «de la poésie». La signification de cette réprimande, bien qu'exprimée d'une façon indulgente, est que Du Perron, ce romantique absolu, n'entend rien à la réalité politique.

Courage, énergie et vitalité : ce sont également les caractéristiques d'André Malraux qu'admire fortement Du Perron. L'aventure dans l'oeuvre de Malraux, selon Du Perron, est au fond une révolte contre le Destin, contrairement à l'habituelle acceptation résignée de la société bourgeoise.

En ce qui concerne la relation personnelle entre les deux amis, nous trouvons quelques renseignements dans les *Cahiers d'un lecteur* et dans les lettres d'Eddy du Perron. En 1928 – peu après la parution de *Les Conquérants* – Du Perron résume les exploits de son ami ; le mythe selon lequel Malraux aurait été commissaire du Kouomintang n'y manque pas. Comme s'il voulait confirmer ce mythe, Du Perron écrit à propos des *Conquérants* : «Je suis convaincu que l'on ne peut pas écrire un tel livre sans être homme d'action soi-même [...].» *Les Conquérants* est l'expression d'une personnalité, pas seulement le livre d'un écrivain de talent. Du Perron prévoit que ce livre sera suivi d'autres livres ou d'autres actes dignes d'attention : «j'attends tout de lui [de Malraux] : jusqu'à un livre plus grand encore, ou une aventure plus importante.»

Les lettres de Du Perron des années 1928-1930 donnent l'image d'un écrivain qui n'a pas encore eu beaucoup de réussite, se sent flatté par les témoignages d'amitié de la

part de Malraux, lui-même étoile montante. Du Perron le qualifie de «camarade sacrément sympa», «très amical», de «bonhomme de premier plan» et de «tempérament très généreux». Du Perron se dévoue maintes fois pour son ami français. En 1928, il plaide chez l'éditeur néerlandais A.A.M. Stols en faveur d'éditions que Malraux pourrait rédiger ; en 1929 l'attaque lancée contre son ami dans *Variétés*, la revue des surréalistes belges, provoque son indignation; en décembre 1930 il accompagne Malraux lors d'une tournée de conférences aux Pays-Bas; quand Malraux entreprend un grand voyage à l'étranger, c'est Du Perron qui quitte son domicile de Bruxelles pour dire adieu à son ami. Il est vrai, tout cela fait partie de la conception que Du Perron se fait de l'amitié, de sa volonté de rendre des services d'ami. Après la tournée néerlandaise, la relation Malraux – Du Perron est devenue très intime. C'est sur l'instigation de Malraux que Du Perron se plonge dans l'étude de plusieurs conceptions sociales-révolutionnaires, inaugurant une phase nouvelle dans leur relation.

## 2. Le courage d'aller au fond des choses par la force de l'esprit

Alors que les aventures de Malraux prennent de plus en plus d'accents politiques, Du Perron le considère d'abord comme un écrivain, c'est-à-dire comme un homme qui s'exprime tout entier dans ses écrits. Au sujet du style de Malraux, Du Perron est pourtant moins enthousiaste : il l'estime «difficile», «trop fleuri et trop serré à la fois». Lorsqu'il commence, en janvier 1934, à traduire *La Condition humaine*, il observe que le style de Malraux n'est pas aussi bon qu'il le pensait, particulièrement pas comparé à celui de Larbaud. Son activité de traducteur lui révèle que Malraux se sert d'un «style très particulier, souvent «tourmenté», parfois «boursouflé»». Malgré tout, il considère ce style comme intrinsèquement lié à Malraux, qui reste fidèle à sa nature : son style a les défauts de ses qualités. En tant qu'homme et en tant qu'écrivain, Malraux demeure quelqu'un de premier ordre.

En novembre 1930, Du Perron commence son «exploration aventureuse de la littérature révolutionnaire» : il avale systématiquement toute une liste de textes sur la Révolution, parmi lesquels se trouvent *Le Manifeste du parti communiste*, des extraits du *Capital*, un livre de Valeriu Marcu dénonçant Lénine, le livre *Marx, Lenin and the science of revolution* (1926) de Max Eastman, les livres de Bakounine, de Mikhailov,

l'autobiographie de Trotsky ainsi que *Souvenirs d'un terroriste* et le roman *Ce qui ne fut pas* (1921) de Boris Savinkov. Il en conclut que le révolutionnaire ne lui est sympathique que dans son rôle d'opposition. Ses deux grandes «découvertes» sont l'autobiographie de Trotsky et les écrits de Savinkov. Il qualifie ce dernier de «terroriste du genre sceptique mais extrêmement courageux». Du Perron reste fasciné par la combinaison d'aventurier et d'intellectuel, qu'il discerne aussi bien chez Savinkov que chez son ami Malraux. Dans le compte-rendu de sa lecture, Malraux, alias «M.», figure le guide intellectuel ainsi que l'adversaire idéologique qui s'efforce d'ajuster ou de corriger les opinions naïves de son ami, qui manque de toute vision politique. Certes, Du Perron possède des instincts purs, mais d'un point de vue sociologique il n'a rien compris. Sur un ton protecteur, Malraux proclame que Du Perron est «en flirt» avec la révolution. Celui-ci, avec fierté, intitule son essai : *Flirt avec la Révolution*, ne cédant pas d'un pouce sur ses opinions. Il demeure l'individualiste avisé, refusant d'être accablé de «vérités collectivistes».

Du Perron reste insensible à l'argument de Trotsky selon lequel Savinkov ne fut qu'un «dilettante». En disant cela, Trotsky implique, selon Du Perron, que Savinkov est le type «du «mauvais» révolutionnaire, tout compte fait inutile». L'article de Trotsky dénonçant les faiblesses idéologiques des *Conquérants*, publié dans la *N.R.F.*, est dans le même esprit : «Il manque au livre une affinité naturelle entre l'écrivain, malgré tout ce qu'il sait et comprend, et son héroïne, la Révolution.» Du Perron se moque du point de vue doctrinaire-marxiste de Trotsky, selon lequel l'intellectuel est désapprouvé à cause de ses «limitations». Il considère comme une faiblesse la réplique de Malraux, qui se retranche derrière son métier de romancier en écrivant :

Ce ne sont pas mes jugements que l'on trouve dans *Les Conquérants*, ce sont les jugements d'individus distincts, et surtout (même lorsqu'il s'agit de Garine) à des instants particuliers... Ce livre n'est pas une «chronique romancée» de la Révolution chinoise, parce que l'accent principal est mis sur le rapport entre des individus et une action collective, non sur l'action collective seule.

Du Perron conclut que des hommes comme Lénine et Trotsky, eux aussi, font preuve d'un grand individualisme, qu'il qualifie de «source même de leur activité révolutionnaire».

En septembre 1932, Eddy du Perron et son épouse Elisabeth (Bep) de Roos quittent la Belgique pour s'installer en banlieue de Paris, à Bellevue. Du Perron a déjà dépassé son «flirt avec la Révolution», mais les vifs débats politiques dans les milieux intellectuels parisiens le forcent à préciser sa position. Une fois de plus, il justifie sa prise de conscience sociale, dans son essai *L'homme étroit* (décembre 1932), titre provocateur emprunté au roman *Une femme à sa fenêtre* (1929) de Drieu La Rochelle. Déjà dans *Flirt avec la Révolution*, il avait, d'un air moqueur, caractérisé sa propre situation sociale comme celle d'un «petit rentier non-conformiste [...] dont le caractère est marqué de grands morceaux foncièrement bourgeois. Pour tout dire : entièrement impropre à la vie nouvelle qu'on pratique par force experte en Union soviétique, voire peut-être impropre à des essais plus doux». Dans *L'homme étroit*, il se trouve en face de Jean D[elmas], «jeune Français intelligent de cette époque», qui avoue sa conviction communiste, et d'André Gide, dont la «conversion» soudaine au communisme lui paraît invraisemblable. Ainsi Du Perron arrive à une définition plus précise de sa propre position. Son «homme étroit», perfectionné et approfondi par un siècle de culture bourgeoise, c'est un intellectuel autonome, un esprit critique, qui joint l'intelligence au courage et qui a pour tâche de démasquer des mensonges. Cet idéal de liberté intellectuelle est proche de la position d'intellectuels indépendants tels que Julien Benda.

Quelle est, à l'époque, la position de Malraux ? Selon lui, le conflit entre l'individualisme et le collectivisme, si énervant pour Du Perron, aura perdu de son importance dans l'avenir. Il écrit à son ami : «Tu as oublié une chose : après 50 ans l'individualisme sera autant impossible dans la société bourgeoise.» Mais Du Perron ne se laisse pas persuader. Dans son essai, apparaît un personnage symbolique : le «révolutionnaire sombre», dont l'argumentation se compose, pour plus de la moitié, d'argumentations prononcées par André Malraux. Le révolutionnaire sombre estime que son adversaire choisit ses valeurs sur la base de conceptions romantiques et mythologiques, d'un culte des héros typique de la bourgeoisie, et... d'idiotie. En fait, dit-il, nous n'avons pas le choix, car la société collective est imminente. Du Perron rétorque que même dans cette société collective l'homme devra tolérer la tyrannie de la machine, parce que voici un problème auquel les théoriciens du temps nouveau n'ont prêté aucune attention. Pour sa part, il préférerait alors l'évasion vers «ces places rares

du globe où cette lutte de la masse ne s'est pas encore manifestée». L'auteur de cette mascarade ironique sait très bien que Malraux ne s'est pas converti au communisme. Aux yeux de Du Perron, c'est une impossibilité pour quelqu'un aussi intelligent, voire brillant, que Malraux !

Durant ces années, les Du Perron et les Malraux se rencontrent très souvent, surtout après le déménagement des premiers à Auteuil en décembre 1933. Clara parle d'Eddy et de Bep Du Perron comme des «amis les plus mêlés à notre vie, peut-être parce qu'ils ne partageaient pas nos engagements». En ce qui concerne Eddy, elle affirme :

Eddy souvent opposait à André des points de vue étrangement non conformistes dans leur conformisme même, nés qu'ils étaient d'une formation différente de la nôtre : si Eddy n'était pas ethniquement un métis, il l'était intellectuellement en maints domaines. [...] Ce qui l'amenait à n'être que rarement dupe des modes de l'instant. [...] Tout son être se refusait à trouver des raisons de vivre dans ce qui n'existait pas encore, qu'il ne parvenait pas à imaginer se réalisant selon ses désirs et dont il pensait que, sans doute, ce ne serait pas conforme à ce qui lui paraissait raisonnable.

Selon Clara, Eddy du Perron était particulièrement conformiste dans ses idées sur le mariage; par contre, elle appréciait sa position d'intellectuel consciemment indépendant. Selon Pascal Pia, Du Perron représentait pour Malraux une valeur inestimable comme «une pierre de touche d'un grain exceptionnel», et comme l'«interlocuteur [...] d'une franchise et d'une sincérité indiscutables et dont les réactions, par conséquent, sur tous les sujets qui s'imposaient dans un monde où l'on sentait venir la guerre, les réactions au sujet de l'asservissement des individus (contraintes de la société, engagements familiaux, engagements politiques) étaient les réactions de l'individu le plus foncièrement loyal qui n'a pas d'autres intérêts à défendre que les intérêts très généraux de l'esprit humain.» Pia souligne aussi que la position de Du Perron restait toujours celle d'un observateur, d'un non-initié, qui «se trouvait toujours plus ou moins étranger aux communautés où il pouvait prendre place». Mais justement pour cette raison, «c'était le témoin impartial numéro un ! Il assistait à tout en témoin.»

Quant à Du Perron, l'amitié de Malraux l'inspirait. La Hollande provinciale, qu'il n'aimait point, fut reléguée au second plan. Malraux influençait sa lecture d'auteurs

comme L.-F. Céline et Ernst von Salomon, mais cela ne veut pas dire qu'il adoptait toutes les préférences littéraires de son ami. Il ne pouvait partager son admiration pour Paul Claudel, ce qui lui inspira une lettre de félicitations grandiloquente, prétendument dans le style de Claudel, écrite le 2 novembre 1933 pour l'anniversaire de Malraux. En mai 1932, Malraux lui donne un exemplaire de *La Condition humaine*; Du Perron, lisant sur le titre la dédicace imprimée «À Eddy Du Perron», est un instant tellement stupéfait qu'il croit à une erreur. Cette stupéfaction est représentative de la façon dont Malraux fut souvent considéré, et pas seulement par Du Perron : Malraux, c'était l'écrivain de génie, toujours en pleine concentration sur ce qui demandait son attention à un certain moment, brillant dans sa conversation, mais au fond impénétrable sur le plan humain.

Pour Du Perron, on ne peut pas mettre Malraux sur le même plan que le «révolutionnaire sombre», justement parce qu'il est avant tout un écrivain, et qu'en tant qu'écrivain il travaille à quelque chose d'individuel, pas à quelque chose de collectif. Du Perron éprouve une aversion croissante contre ce «temps politique» auquel il se sent étranger. Par contre, Malraux s'y sent à l'aise. Du Perron, écrivant à son ami Greshoff, accorde à Malraux une position intermédiaire :

Je constate que quelqu'un comme Malraux représente les deux périodes – «individualiste» et «collective» – avec une force égale (en tout cas avec un intérêt égal), ou que ces deux périodes s'unissent en sa personne, qu'il est une personnalité typique, et supérieure, de transition. Toi et moi, nous sommes des bourgeois : pas des bourgeois obtus et bornés, mais des bourgeois ayant des sentiments et des pensées délicats; tout de même nous sommes les produits irrévocables d'une société bourgeoise – tout comme Larbaud, comme Tinan, comme presque tous ceux qui sont un peu démodés et que nous aimons. Nous sommes déplacés dans l'actuelle phase du monde : ni hitlériens, ni communistes, nous sommes les déchets inutiles dont il faut se débarrasser, parce que nous sommes incapables de nous accommoder.»

Mais il y a aussi des moments – par exemple quand il lit *La Condition humaine* – où Du Perron pense qu'il serait peut-être mieux de s'affilier au communisme. En écrivant un article sur le roman de Malraux, il fait un effort exceptionnel pour exprimer ses vérités fondamentales. Il demande à Menno ter Braak de corriger son article; il précise son intention, en disant que sa conclusion doit exprimer «que la qualité fondamentale est le courage; le courage d'aller au fond des choses par la force d'esprit. Quelque part dans son oeuvre, Nietzsche dit que l'absence de force de pensée, la faiblesse de la pensée,

n'est pas tellement la conséquence de la faiblesse de l'intelligence, mais plutôt d'une certaine lâcheté morale. Voici la supériorité de Malraux: son roman n'est pas seulement émouvant, il maîtrise enfin le tragique, à cause de cet extrême courage de compréhension (et par conséquent d'interprétation).»

Dans son article «La condition humaine au point d'ébullition», Du Perron interprète *La Condition humaine* selon un point de vue nietzschéen. Il considère la conception malrucienne de la dignité humaine comme «proche de l'héroïsme nietzschéen, et en poursuivant cette pensée on discerne ce qui fait la différence chez Malraux : c'est le courage, plutôt que son intelligence; c'est le courage qui détermine son intelligence et qui en fournit la lucidité [...] le courage de Malraux signifie : comprendre au point d'ébullition, subir le tragique et en même temps le maîtriser, le surmonter, en quelque sorte, par la compréhension.» Selon Du Perron, la lucidité fait la différence entre *La Condition humaine* et *Voyage au bout de la nuit* de Céline, qu'il considère comme une «protestation rauque et enragée». L'intelligence de Malraux, si présente dans tous ses personnages, détermine, à ses yeux, sa valeur supérieure. À propos de ses personnages, Malraux lui-même formulera plus tard sa préférence pour «un type de héros en qui s'unissent l'aptitude à l'action, la culture et la lucidité».

Interrogé sur la position politique de Malraux (en août 1933), il répond :

[...] A présent, M. prendrait parti pour la Russie contre Hitler par exemple, si vraiment le monde se divisait en ces deux partis. Plutôt communiste que fasciste, il est convaincu de cela. Pour le reste, il est naturellement trop homme entier et trop individualiste pour sympathiser avec l'Union soviétique pour autre chose que pour l'idéal. Il est attiré par Kyo et Katow, qui tous les deux sont infiniment plus communistes que Garine – aussi dans leur for intérieur – mais il ne devient pas adhérent, à cause de son côté «Gisors». Mais en cas d'un conflit ultime il n'aurait aucune hésitation, dit-il.

En décembre 1933, Malraux prie Du Perron de traduire *La Condition humaine* en néerlandais. Ils tombent d'accord pour que le roman s'intitule en néerlandais *Het menselijk tekort* («L'Insuffisance humaine»), ce qui mettra l'accent sur les limites de l'homme. Fin 1933, début 1934 : c'est une époque mouvementée en France, où l'affaire Stavisky provoque une sévère crise politique. Plus que jamais, Du Perron est confronté à la réalité politique. Le 5 février 1934, il descend dans la rue en compagnie de son



épouse, d'André et Clara Malraux et d'autres amis parisiens; entre deux affrontements, ils se reposent dans le café *Les Deux Magots*. Le 12 février, jour de grève proclamé par la C.G.T., les Du Perron participent à une manifestation communiste, mais le sentiment dominant d'Eddy est qu'il n'en est pas. Il s'explique : «pour moi, il ne s'agit pas de “prendre parti” (pour le communisme ou le fascisme, pour la droite ou la gauche), ceci est clair; mais il s'agit de me défendre contre tout ce qui est dictature collectiviste.» En tant qu'intellectuel d'esprit critique, il veut aller jusqu'au bout dans sa résistance contre «la saloperie», qui dans le cas présent vient de la «bourgeoisie éprise d'ordre». Du Perron note ses observations concernant le nombre troublant de manifestations. Pour la plupart, ces notes ont été incorporées aux derniers chapitres du roman *Le Pays d'origine*, là où la réalité fictionnelle est imprégnée de la réalité du journal.

Le concept de ce roman autobiographique est né au cours de 1933. Du Perron esquisse une image d'André Malraux dans le personnage de Luc Héverlé. Dans une lettre adressée au critique littéraire Raymond Brulez, Du Perron affirme qu'on doit considérer Héverlé comme personnage de roman, parce qu'au moins 50 % des conversations entre Arthur Ducroo et Luc Héverlé ne se sont pas passées comme décrites dans le roman. Tout de même, les opinions du narrateur à l'égard de Héverlé correspondent à l'opinion que se fait Du Perron de Malraux à l'époque :

Et en dépit de toute mon admiration pour Héverlé, je guette le moment où il se compromettra dans l'action révolutionnaire; or j'ai la conviction qu'au contraire sa valeur réelle, sa valeur individuelle, ne peut donner toute sa mesure que dans une absolue liberté, et je ne suis pas loin d'espérer, moi son ami, qu'il restera écrivain, ne deviendra pas un révolutionnaire en acte.

C'est sur la demande de Jan Greshoff que Du Perron écrit, dans un exemplaire spécial de son roman, 437 commentaires supplémentaires et notes autobiographiques dans lesquels il fournit les faits qui constituent le fondement réel de son univers romanesque. Le passage que je viens de citer est annoté comme suit : «Tout ceci fut effectivement écrit en 1933; en 1934, “Heverlé” était déjà suffisamment “compromis”.» Plus tard, dans le chapitre «Retour à Paris», le narrateur affirme : «La grande affaire, c'est qu'il [Héverlé] a désormais pleinement opté pour le communisme : le procès de Dimitroff l'a décidé à parler en public, et il a l'intention de continuer.» À ce sujet, Clara Malraux

remarque qu' «Eddy, quand il dit qu'André a “opté pour le communisme” [...] force un peu la note. Mais son engagement dans le combat antifasciste fut total.»

Il n'est pas étonnant que Du Perron, traitant de la disponibilité de Malraux, exagère un peu, car en quelque sorte il sent monter sa propre disponibilité : s'il faut choisir, alors «j'aimerais dix fois de plus devenir communiste que m'affilier au parti de bourgeois rancuniers». Mais il désire plutôt «se sauver de ces histoires politisées d'Europe». Impressionné par les anecdotes des Malraux sur de vieux Persans sereins, il rêve de la Perse qu'il s' imagine pleine de la poésie d'Omar Khayyam; il s'inscrit même pour un cours de persan élémentaire. Finalement, Du Perron «fuira» le climat politisé d'Europe pour retrouver son pays natal.

Tandis que «la gauche» s'organise, Du Perron suit l'évolution politique de son ami avec une distance de plus en plus critique. Il n'aime pas les grandes phrases de Malraux sur la «fraternité», terme qu'il trouve «communiste et fade». En novembre 1934, Malraux passe une semaine en Bretagne, où Du Perron écrit *Le Pays d'origine*, mais la présence de son ami l'agace : il se plaint de «cette lutte continuelle entre deux “univers”» qu'il trouve très fatigante. Plus tard, il avoue qu'il connaît très bien les défauts de son ami, mais sa personnalité entière est digne de son admiration. Il est disponible pour de petites tâches que Malraux lui confie, tel que la composition d'une délégation néerlandaise et flamande pour le Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture, qui aura place dans le Palais de la Mutualité, en juin. C'est à ce congrès que les prises de position de Malraux et de Gide le déçoivent : tous les deux, ils s'obstinent dans leur défense de l'Union soviétique. Du Perron ne veut pas désavouer son ami en public, mais son compte-rendu du congrès contient assez de critique indirecte. Au terme du congrès il confie à Malraux être frappé par «le conformisme, le militarisme et l'attitude parvenue» des représentants de la culture soviétique, à l'exception de Babel et de Pasternak. Malraux a la répartie prompte : «Les premiers chrétiens étaient aussi des emmerdeurs, mais ils étaient le sens du monde.» Du Perron réagit : «Malgré cette notion historique, je suis parti inconsolé». Dans son compte-rendu, Du Perron combat la fausse idée selon laquelle la liberté est respectée en Union soviétique :

L'individu récemment découvert est libre en Russie soviétique aussi longtemps qu'il se rallie à la société; dès qu'il ne s'y rallie plus, il y est plus soumis, plus asservi qu'ici. [...] Les personnes qui n'y peuvent pas écrire librement (Zamiatine, Achmatova, Bulgakov, Lebedjenko, Voinova) portent témoignage de ce fait, ainsi que les personnes parfois envoyées en Sibérie comme Victor Serge; témoin aussi la tyrannie là-bas, qu'on tente de justifier avec des mots tels que «civilisation totalitaire» et «état de guerre».

### 3. L'arène politique

L'amitié entre Du Perron et Malraux ne souffre pas de leurs différences idéologiques. En août 1935, les Du Perron passent une petite semaine chez les Malraux dans une maison de campagne à Lévêque; le 12 mars 1936, Malraux, en compagnie d'Eddy et Bep du Perron, rend une visite à ses amis Bernard et Andrée Bourotte dans leur propriété «Les Sept Pommiers» près de Lisieux. À Paris les deux couples se voient très régulièrement. Leurs conversations, qui durent souvent de longues heures, ne traitent pas seulement de la politique, de l'amour, du mariage et de la morale sexuelle (thèmes qui paraissent dans les chapitres parisiens du Pays d'origine), mais aussi de la littérature et de l'art. En général, Du Perron se montre moins impressionné par Malraux que quelques années auparavant.

En juillet 1935, il décide de ne plus accompagner ses amis dans les manifestations «pour les belles causes» : il en a marre de jouer au soldat; de plus, il se rend compte que Malraux lui est «un dangereux et mauvais exemple, bien qu'il soit probablement authentique dans son héroïsme». Mais toute sa personnalité s'élève contre Malraux défendant «la fin de la hiérarchie» selon le «principe communiste de l'égalité». Il exprime son indignation dans une lettre à Ter Braak : «Il existe alors des personnes intelligentes qui avalent de tels mensonges hypocrites.» Invoquant des arguments de nature politico-pragmatique, Malraux exprime son irritation à l'égard du livre *Staline, aperçu historique du bolchevisme* (1935) du communiste dissident Boris Souvarine; Du Perron le traduit en néerlandais. Du Perron parle de manière critique de l'inclination de Malraux à défendre sans réserves Ilya Ehrenbourg, agent soviétique pour la littérature. Malraux écrivain semble céder peu à peu à Malraux politicien. Du Perron confie à un ami littéraire en Hollande être dégoûté de l'interminable bavardage politique; en outre, il

se rend compte de «la prédisposition de cette dialectique à se grossièrement tromper». Toutes ses objections n'impliquent pas qu'il n'ait plus d'estime pour la personnalité d'André Malraux. À ses yeux, il reste un grand homme, surtout comparé à Louis Aragon, qui s'est transformé en communiste endurci.

Dans son journal intime inédit, Du Perron s'est servi de mots encore plus forts pour exprimer son dégoût du choix tactique de Malraux pour l'Union soviétique. Le passage suivant date du 12 juin 1936 :

Hier, passé une journée très désagréable avec les Malraux et Guilloux. André, défendant, à l'Union pour la Vérité, le discours de Guéhenno (sur «jouer sur la différence et sur la ressemblance») et traitant aussi de Staline et du stalinisme, devenait selon Clara elle-même ... d'une «mauvaise foi évidente»; il applique alors sa dialectique philosophique afin de changer la signification des mots, en provoquant de la fausseté. Les mots ont perdu leur sens propre; tout devient à proprement parler très différent. [...] Ce qui surtout a l'air du charlatanisme, c'est qu'il éprouve la nécessité de toujours dire : ce n'est pas correct ce que tu dis. Avec lui, il n'y a que deux possibilités : soit on a tort en ce qui concerne son opinion dans sa totalité, soit on a tort dans un détail important de son opinion. Il ne peut soutenir ce jeu qu'en employant des jongleries verbales pour formuler ses valeurs; [...] et dans les pires moments, comme hier, les mots sont comme des caméléons qui changent constamment de couleur [...]. En tant que 100 % stalinien, il me devient insupportable. Du moins il pourrait désormais parler en toute franchise avec la bêtise de l'homme militant, et pas en prenant des allures d'un protecteur de la culture. [...] Bientôt peut-être, il ne restera pour un homme comme Malraux que le choix entre rompre avec cette «patrie de la Révolution» [l'Union soviétique] – et devenir trotskiste, souvariniste, ou autre sorte de dissident – ou se révéler comme le champion du jésuitisme du mouvement.

Dans un passage du 1er août 1936, Du Perron prend fait et cause pour Clara qui est en colère parce que son mari s'adjudge tous les honneurs pour son rôle dans la guerre civile en Espagne : «Colère contre M., avec sa prétention que c'était lui encore qui avait tout accompli, son sourire qui signalait que ce n'était rien du tout, mais, pour dire vrai, il était courageux aux frais de C. M. – tout est faussé, incorrect, en quelque sorte même indigne.» Dans sa nouvelle *Journal de bord d'Arthur Ducroo* (1943), Du Perron fait entendre un écho de «la conspiration chez les Malraux» : le recrutement, dans leur appartement rue du Bac, d'engagés volontaires pour la guerre civile en Espagne. C'est sur le paquebot pour les Indes néerlandaises qu'Arthur Ducroo réfléchit sur les derniers

mois passés à Paris. Un anarchiste néerlandais lui prédit le massacre en Espagne entre anarchistes et communistes, aussitôt que «la gauche» aura gagné. Arthur Ducroo note :

Chaque jour à Paris mon sentiment de «ne pas être à ma place» s'intensifiait. Mon seul lien était le lien avec mes amis, Héverlé tout d'abord, mais il me parut qu'il pouvait se passer de moi; en Espagne, on commençait à repousser tout le monde qui n'était pas «technicien», tandis que Héverlé y allait à peu près comme général (Saint-Just réorganisant l'armée du Rhin). Les Indes appelaient irrésistiblement.

Une fois arrivé aux Indes, Du Perron n'écrit pas de lettres à Malraux, qui semble être absorbé par ses activités politiques, mais des amis mutuels le mettent plus ou moins au courant de ses faits et gestes. La société coloniale étant très réactionnaire, Du Perron est considéré à plusieurs reprises comme communiste, ce qu'il explique lui-même par son amitié avec André Malraux. Il lit *L'Espoir*, «comme un cauchemar», le trouve d'une moins haute qualité que *La Condition humaine*, mais quand même très méritant, parfois montrant «des formules sacrément frappantes». Cependant il n'arrive pas à écrire une lettre à Malraux pour lui communiquer son opinion, parce que sa «distance par rapport à ce monde» est plus grande que jamais.

Quelques mois plus tard, le 23 juillet 1938, Du Perron publie sa critique de *L'Espoir* dans *Bataviaasch Nieuwsblad*, quotidien colonial dans lequel il publie une chronique littéraire hebdomadaire. Il fait quelques remarques techniques avant de discuter des personnages principaux, parmi lesquels se trouve le «jésuite de l'organisation de gauche, si brillant et pourtant si insupportable : Garcia, qui de temps en temps rompt des lances pour les “directives” orthodoxes marxistes». Du Perron qualifie le roman de «chèque en blanc pour le faire», mais dans sa critique destinée au lecteur colonial, il excuse les omissions de Malraux concernant les meurtres de dirigeants anarchistes commis par des commissaires soviétiques. C'est que le livre a été publié tandis qu'on était encore en pleine guerre, et naturellement Malraux n'a pas voulu nuire aux intérêts de son camp. Il est évident que Du Perron ne veut pas attaquer son ami en public. Cependant il manifeste nettement sa propre position par le biais d'une comparaison entre Malraux et Gide : ce dernier a eu le courage, dans son livre *Retour de l'U.R.S.S.* (novembre 1936), d'avouer sa désillusion par rapport au régime soviétique.

En pesant le pour et le contre, Du Perron formule méticuleusement ses réserves contre Malraux :

On pourrait désirer qu'André Malraux eût le courage d'André Gide, le courage de dire la vérité toute nue, contre tous intérêts, le courage de trahir la «cause», comme on l'appelle, afin de ne pas trahir la tâche suprême de chaque intellectuel. Mais il pourrait répondre, qu'il ne serait alors pas Malraux, pas un combattant, mais qu'il serait Gide, un mandarin : quelqu'un qui n'était jamais homme d'action, pour qui, somme toute, il n'importe pas si sa défense de la vérité l'exclut désormais de toute action. Il me faut peut-être avouer mon point de vue personnel : en dépit de toute admiration, amitié et même compréhension que je ressens pour Malraux, je préfère l'attitude de Gide.

Du Perron s'exprime plus nettement encore dans sa lettre ouverte (d'août 1939) à Sutan Syahrir, le nationaliste indonésien exilé à l'île de Banda-Neira, avec lequel il avait noué des contacts épistolaires en juin 1939. C'est justement envers cet opposant au régime colonial que Du Perron rend des comptes sur sa décision de quitter son pays natal. Apparemment Syahrir (sa lettre à Du Perron n'a pas été conservée) avait exprimé son regret par rapport à cette décision et suggéré à Du Perron d'assumer un rôle analogue à celui de Malraux. La réponse d'Eddy du Perron est la suivante :

Vous me comparez à André Malraux. C'est flatteur pour moi, mais injuste. Je connais bien Malraux : c'est un des rares personnages admirables, géniaux que j'aie jamais rencontrés : obsédé à fond et doué de même. Le rôle qu'il joue ne peut être le mien; pas seulement parce que je devrais, pour rester sincère envers ma propre nature, m'opposer diamétralement à lui à certains égards. Je n'ai pas cette «largeur de points de vue» qui lui permet de se ranger en faveur d'une civilisation future, en violant toutes sortes de choses qui représentent, dans le présent, ses propres préférences; je ne crois pas, moi, à une liberté qui vient de Staline. J'ai aussi peu envie de me laisser emmerder par la tyrannie de Staline que par celle de Hitler ou de Mussolini – vous le savez du reste, et vous n'êtes pas d'accord avec moi. Je suis donc à cet égard plus borné, et orgueilleux d'une façon plus bête, que Malraux; mais je n'ai pas envie de me faire croire à moi-même que je sois différent.

Du Perron et Malraux ne se sont jamais retrouvés. Fin septembre 1939, Du Perron revient en Europe pour s'installer aux Pays-Bas, pour la première fois de sa vie. Il tente d'obtenir un visa pour un voyage à Paris, mais le visa lui est refusé. Une fois de plus, c'est son amitié avec Malraux qui le gêne : lors d'une interrogation à Rotterdam il

s'avère qu'il est soupçonné d'adhérer au communisme. Il meurt d'une crise cardiaque le 14 mai 1940, jour de la capitulation néerlandaise devant l'Allemagne hitlérienne.

Du Perron, cet «anti-politicien engagé» n'a pas échappé à son destin politique, précisément comme Héverlé l'avait rappelé dans *Le Pays d'origine*. En janvier 1936 il était, à l'instigation de Malraux, l'initiateur d'une version néerlandaise du Comité de Vigilance des intellectuels antifascistes; et quand la guerre civile en Espagne se déclencha, il était prêt à suivre son ami. Du Perron n'était pas du tout pacifiste : tout comme Malraux, il avait compris que les chances de survie de la république espagnole dépendaient d'un transport rapide d'avions et de pilotes. En cas de nécessité il était vraiment «disponible», mais il ne se sentit nulle part à sa place dans l'atmosphère politisée de l'Europe des années trente. Finalement il opta pour un retour aux Indes néerlandaises, où il attaqua, dans ses écrits, la mentalité coloniale et son représentant le plus réactionnaire, le journaliste H. C. Zentgraaff. Ainsi il opta pour un rôle comparable à celui de Malraux, qui, en 1926 en Indochine, avait polémique contre Lachevrotière. Du Perron n'assumait pas un rôle politique, mais il était l'ami et le défenseur des Indonésiens, ce qui signifiait déjà une énorme évolution pour un ancien colon.

Dans le temps que Syahrir fut Premier Ministre d'Indonésie (du 14 novembre 1945 au 3 juillet 1947), la lettre ouverte de Du Perron «pour prendre congé» a été traduite en français (on ignore par qui), et préfacée et annotée par André Malraux. La traduction n'a pas été publiée; la dactylographie a récemment été acquise par le Musée de la Littérature néerlandaise à La Haye. L'avant-propos de Malraux montre qu'il était bien au courant du rôle progressiste que Du Perron avait joué aux Indes néerlandaises. Il écrit :

Traducteur de Larbaud et de Malraux, (qui lui a dédié *La Condition Humaine*), il attaqua le colonialisme traditionnel pendant toute la durée de son retour à Java (1936-1939) où il était né. Les Indes Néerlandaises tiennent une place importante dans son oeuvre en prose la plus importante, *Le Pays d'Origine*. Que l'on suppose un Larbaud polémiste, né en Indochine et ami de Ho-Chi-Minh, prenant congé de celui-ci en exil avant de rentrer en France...

Au contraire de Larbaud, Du Perron, qui selon Pia serait le «citoyen exemplaire d'une idéale république des lettres pour laquelle je ne vois pas qu'il eût pu y avoir de

meilleur président que M. Larbaud», a connu une évolution. Tout au long de sa vie, Du Perron est certes resté fidèle à lui-même. Mais, en grande partie sous l'influence de son ami André Malraux, il n'a pas pu éviter l'arène politique.